

saisir, se trouva culbuté — Dieu sait comme ! — et rudement foulé aux pieds sur l'herbe boueuse, glaciale au ventre.

L.U. L.U. L.U.C.
Lutèce Universitaire.
L.U. L.U. L.U.C.
Lutèce Université
Ah ! prions Dieu-eu
Pour ceux qui n'en sont guère.
Ah ! prions Dieu-eu
Pour ceux qui n'en sont pas.

Sur le milieu de la route sonore sous les talons, les joueurs se hâtaient en chantant dans la nuit noire, vers le tramway de Paris. L'unique couplet du chant du L. U. C. célèbre dans le petit monde du rugby parisien, partait et retombait dans le silence coupé de plansanteries et d'éclats de rire.

Ils se taisaient deux minutes, puis une voix lançait :

L. U. L. U. L. U. C.

et tous reprenaient en chœur :

Lutèce Universitaire...

Dans leur chair chaude aux reins lourds, cette espèce de béatitude qui suit les grands assouvissements corporels noyait encore les courbatures et la douleur des gnons.

Comme ils arrivaient au patelin, ils se groupèrent plus serré et Leblanc qui allait en tête, se tournant vers sa troupe.

— Le cri du L. U. C., hein !

Ouc, alaouc, alaère
Erik Era
Akki Akka,
Ra — Ra — Ra —

Ces onomatopées sioux recueillies dans les universités américaines et déformées à la française, éclatèrent ainsi dans la grand'rue d'un faubourg de la banlieue parisienne, sommeillant parmi ses pépinières et ses jardins maraîchers.

Une fenêtre éclairée s'ouvrit malgré le froid, et des buveurs apparurent, médusés, sur le seuil d'un bistro où nasillait un phonographe.

L.U. L.U. L.U.C.
Lutèce Universitaire
L.U. L.U. L.U.C.
Lutèce Université...

Des passants s'écartaient devant le chant et longeaient les murs.

— Oh ! les belles gosses, s'écria Leblanc. J'aimerais mieux pieuter avec elles qu'avec un parapluie mouillé.

Et il lança son sac en l'air, le rattrapant comme une canne de tambour-major.

Deux femmes filaient, montrant à la lumière d'un bec de gaz leurs faces blêmes. Effarouchées, aguichées d'autres, pressaient le pas avec des rires complices. On voyait luire dans un éclair, leurs sa-crées dents.

Akki Akka
Ra — Ra — Ra —

Tout à l'heure, sous les maillots blancs et verts, ils s'étaient mesurés en de rudes efforts, roulés dans la boue, offerts au vent. Après ils étaient passés sous la pompe nus jusqu'à la ceinture et s'envoyant sur la poitrine des paquets d'eau claquants. Enfin, dans ce bistro solitaire, où malgré l'odeur de pipe et de vinasse, ils eussent bien dormi du plus royal sommeil, ils avaient bu des grogs, bâfré des doubles tranches de pain de huit livres fourrées de pâté de foie. Aussi se sentaient-ils des maîtres.

Conscrits tapageurs et vulgaires, ne célébraient-ils pas pourtant dans ce dimanche flasque, la gloire des jeunes hommes qui viennent d'éprouver leur corps fraternellement et sans merci ?

— Alors, grande sautée, dit Leblanc à Justin en arrivant à la Porte d'Orléans, tu n'avais pas trop l'air à ton affaire comme trois-quart aile. Veux-tu passer avant de première ligne ? La « quatre » joue dimanche prochain à Billancourt et il me manque un avant-aile. Tu es vite, et à la touche, tu devrais faire du boulot.

— Et comment ! avait répondu Justin.
— A dimanche, hein !
— A dimanche.

TU N'ES PLUS ASSEZ JEUNE

Dès que Justin eût quitté ses copains, ces beaux transports firent place à l'appréhension la plus amère. « La famille », cette pensée le mordait à la nuque. Il pliait sous elle.

Il s'agissait maintenant de se glisser jusqu'à sa chambre sans être aperçu de « papa » ni de « maman », et ce qui inquiétait particulièrement le garçon, c'est que, par un méchant hasard, M. Gélinot n'était pas allé à la chasse ce dimanche-là. Un gros rhume le tenait enfermé, bien entendu d'exécrable humeur.

— Ah ! si j'avais une clef, pensait notre héros. Comme ce serait facile !

Hélas ! il n'était pas encore, quoique étudiant, à l'âge d'avoir une clef.

Il sonna donc, et tout de suite il se trouva face à face avec son père. (Il avait reconnu son pas avant qu'il lui ouvrit.)

Bien qu'il cherchât encore à ruser et à dissimuler son sac derrière son dos, Justin vit bien, à la figure

crispée de M. Gélinot, que ses affaires étaient au pire. (Effectivement, la façon dont son fils s'était esquivé après le déjeuner avait paru suspecte à Mme Gélinot, et celle-ci avait donné l'alarme.)

— Qu'est-ce que c'est que ce sac ? Qu'est-ce que tu as là-dedans ?

Stupidement, Justin feignait la surprise et l'insouciance.

— Mais rien, papa. Qu'as-tu donc, papa ?
— Donne.

M. Gélinot arracha le sac des mains de Justin et en fit jouer la fermeture. Les bas vert-chou et le maillot jaillirent aussitôt par l'entrebâillement. C'était la catastrophe. Tandis que Justin, au désespoir, se raidissait, M. Gélinot jetait à la volée, dans l'antichambre, le sac qui vomit à grand fracas sur le parquet ciré une des chaussures « Mac-Gregor ».

— Nom de Dieu ! tonnait ce père. Je t'y prends. Ah ! c'est du propre. Tu en reviens de ton « football », hein ! tu en reviens ! Tu y as été à ton jeu de voyous. Tu t'es caché. Tu nous as menti.

— Oh ! papa, balbutia Justin... é... écoute. Voyons ! papa.

Mais M. Gélinot, qui s'étranglait, le traita de sa-laud.

— C'est trop fort, tout de même, dit le garçon, en qui la colère chassait la crainte. Tu m'insultes. Tu insultes le rugby sans rien savoir, injustement. A mon club (de quel ton il lançait ces mots !), il n'y a pourtant que des étudiants et des scolaires.

Mais M. Gélinot n'entendait même plus. Ses yeux exorbités, il n'était plus qu'insultes et blasphèmes. Touché au vif, Justin secrétait cependant le pire venin. Bientôt la réplique, qu'il savait être mortellement cruelle, siffla entre ses lèvres. Vert de rage et de méchanceté, il la tirait du tréfonds de lui-même ; ses glandes les plus secrètes, pressées par la colère, la nourrissaient.

— Comment pourrais-tu comprendre ? jeta-t-il à son père d'un air de sagesse hautaine, tu n'es plus assez jeune.

Cette insolence atroce ne manqua pas d'avoir un plein succès. Une souffrance horrible se peignit sur la face de M. Gélinot et la ravagea plus encore que la fureur. Ce père aux abois allait se ruer sur son fils quand Mme Gélinot qui était aux aguets dans la salle à manger, accourut au bruit et retint son mari par la veste.

— Allons, papa, dit-elle en arborant un air où, plus que la consternation, l'ennui d'intervenir le disputait au blâme de la mère et au dédain de l'épouse, ne te mets pas dans des états pareils. Laisse Justin. Il sait maintenant, conclut-elle de ses lèvres pincées, que s'il retourne à son « football », avec ses voyous, il ne remettra plus les pieds ici.

Justin achevait cependant de perdre tout sang-froid. Il criait d'une voix rauque : « C'est honteux ! c'est honteux ! »

M. et Mme Gélinot s'étant retirés dans la salle à manger, Justin ramassa son sac et la chaussure « Mac-Gregor », puis gagna sa chambre où il s'enferma bruyamment à double tour.

Lui qui, après ces sortes d'éclats, pleurait autrefois tout son saoul, restait sec, guindé dans son humiliation et sa résolution. Butée, inhumaine, sa mère l'incitait à une fermeté de roc.

Pour M. Gélinot, il n'en était pas ainsi, et Justin, en se calmant, s'en apercevait bien. Malgré la violence paternelle, le garçon avait assez de cœur pour sentir la détresse de M. Gélinot. Le destin de ce dernier n'excitait il pas en lui, à certaines heures, des élans de compassion qu'une retenue étrange, presque organique, l'empêchait seule de convertir en marques de tendresse. Il avait trop reçu de preuves de l'affection de son père et entendu trop souvent les lamentations que cet homme déchiré jetait à tous les échos, pour ne pas s'émouvoir du supplément de peine qu'une force étrangère aux douceurs du sentiment le contraignait, parfois diaboliquement, de lui causer.

A mesure que son excitation tombait, le mécanisme de la conscience se mettait en branle. Sous la dent du remords, il s'émouvait et se prenait de pitié pour celui qu'il venait de percer d'un dard si perfide.

Mais un féroce instinct chassait soudain toutes ses faiblesses. Se soumettre, en l'espèce, n'était-il pas pour lui tout goût à l'existence ! Se jeter au cou de son père n'équivalait-il pas à renoncer à soi ? De fait, une amoureuse eût seule pu contenter quelqu'un d'aussi sensible, traînant par devers soi un tel arriéré d'effusions. L'égoïsme passionnel véritablement dévorant de cet homme n'eût jamais fait sa part au garçon. A moins peut-être que celui-ci ne gardât l'initiative, qu'il ne se surveillât sans cesse, qu'il ne dispensât à son père les faveurs mesurées d'une amitié boiteuse.

C'était, dans tous les cas, pour Justin, de sombres perspectives. Avec cette patience que donne aux êtres jeunes la certitude que le temps travaille pour eux, avec aussi cette passivité dure, intransigeante, au moyen de laquelle il avait bien fallu qu'il apprit de bonne heure à sauvegarder son indépendance, Justin ne souffla mot durant tout le dîner. Sans concevoir le caractère sacré que revêtaient pour ses parents le mariage et le foyer, il savait bien qu'on ne le jetterait pas à la rue. Sûr de ne pas faiblir, il sentait qu'il tenait, comme on dit le bon bout.

Si Mme Gélinot avait eu du cœur, ou, pour être juste, si la souffrance ou la détresse aux mille formes avaient, au cours d'une existence moins égale,